

Le communisme : son sens, son avenir et celui du PCF

Serge :

« Le communisme, c'est la mise en avant du commun, ce qui cherche à faire obstacle à la division, c'est la solidarité dans le social. Il s'appuie sur la philosophie marxiste, les expériences du Front populaire, de 1945, des Trente Glorieuses. C'est la mise en mouvement et la mise sur le devant de la scène des classes populaires, des classes laborieuses. C'est la volonté de gérer l'économie démocratiquement, en fonction des intérêts du plus grand nombre, en évitant les krachs financiers. Ce sont des valeurs qui ont marqué la République ».

Vinko :

Pour moi, le communisme trouve un bon marqueur dans la formule « Prolétaires de tous les pays, unissez-vous ». L'avenir du PCF est intimement lié à l'avenir des autres partis communistes ou sympathisants. Il faut travailler sur l'internationalisme concret, le lien entre nos organisations de classe sur le plan international ».

Martine :

« Le communisme, c'est le partage. C'est l'homme qui crée la richesse. Les personnes qui travaillent sont expropriés d'une grande part de cette richesse, accaparée par la finance. Aujourd'hui, il faut qu'on prenne davantage nos responsabilités. On n'existe pas dans les médias. Pourtant, on a de nombreux militants sur le terrain. Le recul de nos idées est à mettre en relation avec l'individualisme construit politiquement et socialement depuis des années. Politiquement, nous, on n'a pas su être explicites et lisibles avec nos propositions dans la population. Ce qui fait obstacle à ce que l'on puisse davantage rassembler, c'est aussi la résignation. Notre direction a des responsabilités à prendre. Faire comprendre à la société que le communisme existe toujours. Il nous faut retrouver plus de lisibilité dans notre stratégie, notre communication, nos buts. Mettre en avant le partage, l'égalité, dire que les associations n'ont pas à se substituer aux devoirs de solidarité de l'État. Il faut aussi travailler plus encore à renforcer nos liens au niveau européen ».

Lucienne :

« Le communisme se construit au regard des réalités et des luttes. Il s'est modifié depuis 100 ans, il se pratique chaque jour. Il est toujours à construire, à l'ordre du jour. En tant que forces politiques, nous sommes à peu près les seuls à penser que le communisme a un sens aujourd'hui. Il nous faut exister en tant que PCF tout en cherchant à rassembler, y compris en s'associant avec d'autres sur des combats divers, mais sans diluer ce qui fait notre apport. Aujourd'hui, on a à se redéfinir dans un paysage européen et international chamboulé, à s'imposer davantage dans le débat démocratique car notre apport à la République et à l'histoire de France depuis 100 ans est essentiel et n'est pas prêt de s'épuiser, si l'on voit les menaces poindre à nouveau ».

Jean-Claude :

« On a peut-être au niveau national pas assez de fermeté, trop de laxisme. Nous les communistes, on nous prend souvent pour des mécréants. Parfois, j'ai les boules d'être traité de cette façon, par le mépris, alors qu'on s'est toujours battu de manière désintéressée pour les autres, le progrès social. Combien d'acquis sociaux ont été obtenus grâce aux combats et à la force du PCF. Beaucoup de gens ne se rappellent pas de cela. Les gens ne connaissent pas cette histoire. On est presque rejetés de cette société. Le PCF, on apparaît à l'arrière-plan presque à chaque fois ».

Michel :

« J'ai commencé à travailler à 14 ans. A cette époque, on se considérait comme des moins que rien, et on nous considérait comme ça aussi dans le travail, quand on était nés pauvres, qu'on était des manuels, sans guère de diplôme. Il n'y avait qu'au sein du PCF qu'il y avait une égalité. Il faut toujours insister sur l'ampleur et le scandale des inégalités. Expliquer les choses, par exemple que

les hôpitaux et la Sécu tiennent par nos cotisations. Autrement, on n'en tient pas compte. Notre but est d'abolir l'exploitation de l'homme par l'homme. Aujourd'hui, on entend des gens dire « Vous les communistes, vous n'êtes pas mieux que les autres, vous magouillez comme les autres », ou alors dire que comme on des communistes, on n'a pas droit d'avoir une jolie maison, une jolie voiture, « on devrait presque coucher dans des cartons ».

Patrick: C'est vrai, parfois on pousse des exclamations quand on apprend que l'on est communiste : « T'es communiste ? ! Ah Bon ! ». C'est comme si on était des pestiférés alors que l'on ne fait que donner du temps et de l'énergie pour combattre les injustices sociales. Je crois que Pierre Laurent est trop timide, trop chaste, il faut que nos dirigeants sachent se faire entendre des salariés, taper du poing sur la table.

Anne-Claire : « Il faut insister sur les jeunes, viser la population de 15 à 30 ans. C'est possible. Aujourd'hui, pour un regard extérieur, on peut apparaître trop vieux, loin de leurs préoccupations, trop antiques. Nous devons continuer et faire mieux pour porter des femmes à un haut niveau de responsabilité comme le font les Jeunes Communistes. Le communisme, pour moi, c'est la fraternité, l'égalité, une manière de voir les choses qui n'est pas celle des partis traditionnels, du rapport au pouvoir qu'ils ont ».

Roger : « On ne peut pas faire l'économie d'un débat théorique d'importance. En quelques mots comment définir le communisme ? Déjà en disant que l'histoire de toute société est une histoire de lutte sociale. De temps temps, il y a eu des rapports de domination et d'aliénation. Les communistes sont ceux qui luttent contre la domination et l'aliénation capitaliste en proposant le projet d'une autre société basée sur le refus de l'exploitation, la propriété collective, la démocratie et en s'organisant pour la faire advenir. Le capitalisme repose sur un antagonisme social violent, il faut le foutre en l'air ».

Jean-Pierre : « Les travailleurs ont aujourd'hui de moins en moins de protections, il y a beaucoup plus d'intérimaires, de contrats précaires. Le communisme, c'est le partage des richesses, le droit à la protection et à la sécurité pour les travailleurs ».

Christian : « Le communisme, pour moi, c'est l'égalité, le partage, le fait de construire en commun. Construire en commun dans une société sur une base égalitaire. L'histoire des applications de l'idéologie communiste au XXe siècle nous pose des difficultés extrêmes, il ne faut pas s'en cacher. Ces expériences ont été des échecs. On nous assimile, la droite et l'extrême-droite nous assimilent à ces échecs. On nous assimile à Staline alors que le PCF s'est désolidarisé depuis longtemps de ces orientations autoritaires. Chez les anciens, mais aussi chez les jeunes, ça pèse. Pourtant, en France, le PCF n'a pas à rougir de son histoire. Notre parti n'a pas de sang sur les mains, ou alors seulement pour défendre la liberté, l'indépendance de la France, pour lutter contre l'occupant nazi et Vichy. On a construit la Sécu, les grands services publics, les statuts des fonctionnaires. Notre Parti a toujours été dans le débat démocratique. Le terme de « dictature du prolétariat » qui pouvait s'entendre de le contexte des guerres civiles liées à des situations révolutionnaires ne correspond plus depuis longtemps à notre pratique. Nous, on est ceux qui mettent le faire en commun et l'être solidaire au premier plan. Si on regarde avec un peu de recul l'histoire, a s'aperçoit néanmoins que les rapports de force dans la société n'ont pas tellement changé. Il y a des gens qui souffrent, des ultra-riches. Beaucoup de gens auraient avantage à un autre partage des richesses, mais ils n'ont souvent pas conscience de leurs intérêts. Les grands termes que Marx et Engels diffusaient ne sont pas si démodés que ça. C'est à nous de les remettre au goût du jour. Nos orientations récentes nous ont amené à être gestionnaires du capitalisme et le peuple nous le fait payer. On est considérés comme les autres, à dégager. Sur la planète, on n'a pas de modèle positif a proposé aujourd'hui. Tout reste à faire, à construire. Dans notre travail quotidien, il faut mettre la barre haut idéologiquement. Mélenchon, dans le débat idéologique, a eu un pouvoir créatif supérieur au nôtre ces dernières

années. Notre électorat s'est engouffré. Mettre la barre haut, c'est l'avenir, pas le plus petit dénominateur commun, les rassemblements sur des bases minimales, social-démocrates. La tâche est rude, pas désespérée. Qui pressentait mai 68 trois mois avant. Personne ne savait qu'il y aurait de tels événements. Et pourtant, quelques semaines après, on se retrouve avec 30 % d'augmentation du SMIC. Les choses peuvent aller très vite. Il y a nécessité à avoir une expression politique à la hauteur. Autant on est présent sur le terrain, autant on arrive pas à convaincre. Pour moi, notre direction nationale doit changer.

Mariano : « le communisme, c'est une belle utopie, à conserver. Il faut persévérer »

Glenn : « Pour moi, le communisme, c'est le partage des richesses, la tolérance. Pour l'avenir, nécessité à mettre en avant des jeunes, des femmes. Comment on peut prétendre à une place respectable dans les médias quand on ne présente pas de candidat aux élections présidentielles ? Il faut réfléchir à un nouveau logo reconnaissable par tous. Continuer sur la voie de l'éducation populaire, être un Parti de débat, de réflexion, d'ouverture et de culture : ça permet de respirer. Parler de l'écologie. Ne pas hésiter à exploiter les symboles communistes (chanson de la « Casa de papel », Bella Ciao) qui font irruption dans la culture médiatique et dominante. Je crois aussi qu'il faut un secrétaire national plus dynamique dans sa communication, plus jeune ». Même si le rapport de force s'est dégradé, on est reconnus, écoutés, pourquoi on fait si peu de voix dans les élections ? »

Monique : « le communisme, c'est la liberté (y compris pour les membres de notre parti), l'égalité (en particulier l'égalité Femmes/ Hommes pour laquelle beaucoup de communistes ont milité activement, Marie-George Buffet entre autre), la fraternité (la première preuve est notre réunion de ce soir ».

Alain : « Il faut prendre en compte le contexte : une espèce de fatalité dans laquelle on essaie d'enfermer les gens et qui est dure à combattre. Le communisme, c'est une certaine société définie économiquement par l'appropriation des moyens de production par les salariés. C'est une activité d'éducation et de formation importante pour que les travailleurs puissent se rendre maîtres de leur destin. C'est l'idée que le propriétaire des moyens de production ne doit pas s'approprier les richesses produites par les travailleurs. C'est la lutte des classes pour mettre fin à l'exploitation, et un régime d'intérêts divergents entre exploitateur et exploité. Cela s'oppose à l'idéologie mystificatrice des partenaires sociaux. C'est une société qui se donne pour tâche essentielle de répondre aux besoins de chaque de ses membres et non à la volonté d'enrichissement d'une minorité. Les autres ne posent pas ces questions là. Le débat, c'est comment on fait. Jamais, est-ce que c'est juste ou pas ? La question des finalités passe au second plan par rapport aux questions techniques d'efficacité posées en termes financiers. Les médias disent en permanence que le capitalisme a définitivement gagné. C'est à nous de combattre l'idée de fatalité, de fin de l'histoire, qui fait qu'on évite souvent le plus grand mal, qu'on opte pour le moins pénible, plutôt que de choisir des politiques réellement porteuses de progrès. Il faut reposer le problème de la propriété des moyens d'échange et de production. Comment on organise tout ça ? Comment on produit ? L'idée de démocratie, de maîtrise démocratique doit être essentielle dans notre combat. Si on s'est sans doute parfois trompés dans notre histoire, on ne s'est jamais trompé de camp : notre camp, c'est celui du peuple, qui peut vivre libre, car en sécurité, protégé de la pauvreté, de l'exploitation, de la non satisfaction de ses besoins essentiels, et celui de la souveraineté du peuple ».

Jean-Luc : Le marxisme doit être remis à l'ordre du jour. L'avoir mis au second plan par rapport à des perspectives gestionnaires et électoralistes, et de conservation de nos élus est ce qui nous a fait perdre pied à un moment donné. Il y a beaucoup de travail aujourd'hui pour décortiquer le capitalisme et son fonctionnement, pour apporter des réponses, sans toujours se situer simplement en opposition, en proposant des alternatives. Sans quoi on serait porteur de rien du tout. Il faut que

l'on s'approprie davantage encore les enjeux écologiques. Une écologie conséquente affront le capitalisme. L'écologie doit préserver l'homme. La jeunesse est en attente d'une autre société, d'une utopie qui rassemble, qui donne du sens. Les jeunes ne sont pas dupes. Ils ne veulent pas de la société qu'ils voient, qui les attend. Il y a là un terrain à exploiter pour nos luttes, notre développement. C'est possible à condition de ne pas se fourvoyer dans la défense de projets capitalistes du type de l'aéroport de Notre-Dame-des-Landes. On a aussi nos responsabilités dans ce qui nous arrive. Les institutions de la 5^e République pèsent aussi très lourd, qui nous ont obligé à faire des accords avec le PS, en oubliant parfois notre visée révolutionnaire en route. Il faut qu'on existe en tant que Parti, mais pour le Peuple, pour porter une exigence de changement profond, structurel, de société. Actuellement, la démocratie n'est plus perçue par beaucoup que comme un jeu de dupe.

Ismaël : Les fondements du communisme qui ne s'épuise pas pour moi dans le marxisme sont une volonté d'émancipation humaine, d'internationalisme, le refus de toutes les dominations, exploitations, instrumentalisations, abaissements de l'être humain. Le communisme s'appuie sur l'égalité naturelle fondamentale des hommes et le scandale de l'inégalité et de l'exploitation, des vies qui ne peuvent pas réaliser ce qu'elles ont en germe, des vies mortes nées. Le communisme suppose la lutte des classes comme moyen de conquête, de prise de conscience, un peuple acteur, politisé, formé. Comme pratique politique, le communisme, c'est aussi une égalité mise en acte entre les militants, quelques soient leur degré d'instruction, leurs milieux d'origine, leur degré de responsabilité. C'est un lien avec les classes populaires qu'il faut travailler à retisser. C'est l'expérience du partage, de la fraternité, le militantisme de terrain, quotidien et de longue durée, la foi chevillée au corps dans la possibilité et l'exigence d'un monde meilleur. Les militants communistes ont une exigence intellectuelle, ce ne sont pas des bénis oui oui, ils sont en attente d'un contenu politique et donnent une autre dimension à la politique que la lutte pour les places et l'opportunisme. Mais aussi le communisme en pratique, c'est la pratique et la volonté du rassemblement pour obtenir des conquêtes immédiates pour la population, l'habitude prise dans l'histoire de défendre les intérêts communs de la démocratie, de la république, du lien social, contre le racisme, le fascisme, l'extrême-droite, le refus du radicalisme qui mène à l'échec. En même temps, pas de communisme sans organisation avec des buts révolutionnaires, des moyens pour mener un travail efficace dans la population pour changer la société, dont des militants jeunes, actifs, en lien avec le monde du travail. Notre Parti a perdu beaucoup de terrain, la société le considère parfois comme estimable (le dévouement des militants) mais comme une force du passé, qui ne peut plus peser véritablement, qui appartient à un monde révolu. Pour autant, nous sommes toujours attachés au maintien de la visée communiste car chaque jour on voit que le triomphe du capitalisme financier souverain mais débridé, dérégulé, anarchiquement nous plonge dans la régression, prépare et crée des catastrophes humaines, sociales, politiques. La modernité, l'avenir, ça ne peut pas être ça. La visée d'une société d'égalité où les hommes reprennent le pouvoir sur les capitalistes reste toujours d'actualité. Je crois que notre parti peut avoir un avenir en tant que Parti Communiste, même si rien n'est gagné, même si nous sommes à un point de carrefour où existe une possibilité de disparition ou de marginalisation irréversible. Pour cela, il faut effectivement je crois reprendre le chemin d'une théorie avec une stratégie révolutionnaire pour le monde, l'Europe et notre pays, d'un discours lisible, simple, percutant, pouvant parler aux jeunes et aux classes populaires. Je crois autant qu'il nous faut un ou une porte-parole national qui puisse incarner les colères et susciter de la foi en une autre société et politique possible, qui ne soit pas trop poli, abstrait ou sage dans l'expression, qui ait de la gouaille permettant d'attirer l'attention et la sympathie, et si possible un jeune dans lequel les travailleurs puissent se reconnaître.

Daniel : Pourquoi j'ai adhéré ? Le PCF luttait contre les inégalités. Je venais d'un milieu où il n'y avait pas beaucoup d'argent. On est pas les seuls à le dire. Il faut viser haut d'accord, mettre véritablement en cause dans nos propositions le système capitaliste, montrer que dans son stade de développement le capitalisme est prêt à reprendre tout ce qu'il a cédé, mais le communisme, cela n'a

jamais été la promesse d'une société parfaite clef en main à l'issue d'un grand soir. C'est un processus révolutionnaire qui s'appuie sur le mouvement des choses. Aujourd'hui on peut avoir de la crédibilité si on parle d'éradiquer le capitalisme d'un certain nombre de secteurs clefs pour la satisfaction des besoins humains : eau, énergies, services publics. Pour peser, on est néanmoins toujours obligé de s'ouvrir au rassemblement sur des contenus progressistes avec des gens qui ont un autre projet que nous. La critique du programme commun en 83 ne nous a pas été favorable : on s'est fait balayé par les gens. Ce qui a été le système communiste dans les pays de l'est, en Asie, pèse sur nous : des milliers de morts, pas de démocraties. Pour autant, le procès perpétuel du communisme pour décrédibiliser le projet d'appropriation démocratique et social des pouvoirs par les travailleurs fait peu de cas des responsabilités des religions dans des génocides, du capitalisme dans les deux guerres mondiales. La comptabilité macabre ne s'applique pas au livre noir du capitalisme ou du libéralisme.

Lucienne : Notre parti est lié dans son histoire à la volonté de s'ancrer dans les réalités mais il doit aussi nourrir le rêve, l'utopie. Il faut que nous puissions rappeler ce que le communisme a apporté de plus dans notre société, dans notre monde.